

LA LITTÉRATURE ET LES ARTS — LE PHÉNOMÈNE DE « LA CORRESPONDANCE DES ARTS » À TRAVERS L'ŒUVRE JOURNALISTIQUE DE ZOLTÁN AMBRUS (1861–1932)

ENIKŐ BAUERNHUBER

Université Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba
bhubere@pim.hu

Abstract: This paper focusses on the interaction of the various branches of arts through the journalistic works of Zoltán Ambrus. Ambrus was a versatile Hungarian author, interested in the arts, especially painting. He was an outstanding literary critic and translator of the *fin-de-siècle*, whose literary, journalistic, critical, and translating *œuvre* is rich in artistic connections and also in French aspects. The author's *œuvre* provides a good example of how arts, literature and journalism are interconnected in the late 19th century.

Keywords: interaction of arts; journalism; edition; translation; Hungarian–French literary relations

Zoltán Ambrus, écrivain-journaliste aux talents multiples de la fin du XIX^e siècle, nourrit un vif intérêt pour les arts, surtout pour celui de la peinture. Son œuvre, qui témoigne également de riches relations avec la France, offre un bel exemple des liens qui se tissent entre littérature, beaux-arts et musique, mais aussi entre les vies culturelles, littéraires, artistiques, française et hongroise de cette période¹.

Il faut souligner que la plupart des œuvres de Zoltán Ambrus ont été publiées pour la première fois, selon la mode de l'époque, dans des revues. L'édition de son œuvre complète, parue en seize volumes entre 1906 et 1913 chez les Frères Révai, ne contient pas l'ensemble de son œuvre². Plusieurs de

¹Pour sa biographie et son œuvre, voir G. F. Ambrus & Z. Fallenbüchl : *Egyedül maradsz... Ambrus Zoltán élete és munkássága* [*Solus eris... La vie et l'œuvre de Zoltán Ambrus*], Debrecen : Csokonai Kiadó, Csokonai Literatura Könyvek, 2000.

²Concernant son œuvre journalistique, voir ses recueils d'articles : Z. Ambrus : *A tegnap legendái. Tollrajzok* [*Les légendes d'hier. Esquisses à la plume*], *Ambrus Zoltán Munkái* XIII. kötet

ses œuvres — chroniques, critiques littéraires et artistiques, nouvelles — restent encore publiées seulement dans des revues de l'époque³. C'est aussi pour cela que nos recherches futures se concentreront avant tout sur l'œuvre journalistique de Zoltán Ambrus, à travers l'analyse de son attachement profond pour la littérature française de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁴.

Son œuvre littéraire brosse d'ailleurs le tableau des milieux intellectuels de son époque. Il s'intéresse surtout à la ville, à l'âme des artistes et aux problèmes psychologiques. Ses personnages sont souvent des poètes malheureux et des artistes-peintres. Lors de son séjour parisien en 1885–1886, il se lie d'amitié avec plusieurs peintres hongrois, notamment avec Bertalan Karlovszky, Ottó Koroknyai, László Mednyánszky, Mihály Munkácsy, et József Somsich. Ce qui renforce son goût pour les beaux-arts, et lui donne certainement de l'inspiration pour ses romans d'artiste. Son premier vrai succès et son roman d'artiste le plus connu, *Midás király* [*Le Roi Midas*], est publié en feuilleton dans le *Magyar Hírlap* [*Journal Hongrois*] de mars 1891 à septembre 1892. Le roman ne paraît sous forme de livre qu'en 1906, chez les Frères Révai⁵. C'est son œuvre majeure, qui a connu le plus grand nombre d'éditions de son vivant. La nouveauté de ce roman réside dans l'analyse d'une âme d'artiste. La figure du peintre fait aussi référence à l'auteur qui a peu confiance en lui et en son destin, et qui nourrit une conception tragique de la vie⁶. Ce roman d'artiste nous présente le drame d'un artiste-peintre hongrois de la fin-de-siècle, dont la figure est profondément marquée par l'autoportrait de son auteur et par l'idée de «la correspondance des arts». En effet, cette théorie de «la correspondance des arts», les interférences entre la littérature et la peinture sont d'une extrême richesse à cette époque : la littérature de la fin-de-siècle cherche le dialogue avec la peinture.

[*Œuvres de Zoltán Ambrus*. Tome XIII], Budapest : Révai, 1913, et Z. Ambrus : *Vezető elmék* [*Les Grands esprits*], Budapest : Révai, 1913.

³ Les revues les plus importantes auxquelles Ambrus a collaboré : *Fővárosi Lapok* [*Le Journal de la Capitale*], *Nemzet* [*Nation*], *Pesti Napló* [*Journal de Pest*], *Magyar Hírlap* [*Journal Hongrois*], *A Hét* [*La Semaine*], *Új Idők* [*Temps nouveaux*], *Új Magyar Szemle* [*Nouvel Observateur Hongrois*], *Magyar Géníusz* [*Génie hongroise*], *Jövendő* [*L'Avenir*], *Figyelő* [*Observateur*], *Szerda* [*Mercredi*], *Revue de Hongrie*, *Nyugat* [*Occident*].

⁴ Voir E. Bauernhuber : «Les relations littéraires franco-hongroises dans l'œuvre de Zoltán Ambrus», *Verbum Analecta Neolatina* XIII/2, 2012 : 528–538.

⁵ Voir Z. Ambrus : *Midás király* [*Le Roi Midas*], Budapest, Révai : 1906, 2 tomes.

⁶ Voir A. Gyergyai : «Midás király [*Le Roi Midas*]», in : Z. Ambrus : *Midás király* [*Le Roi Midas*], Budapest : Szépirodalmi, 1967 : 637.

Dans un premier temps, nous voudrions esquisser la progression du phénomène de «la correspondance des arts», en nous concentrant essentiellement sur la littérature française et hongroise de la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'une époque où les rapports entre art et littérature prennent une dimension singulière :

Jamais, peut-être, d'une manière aussi systématique, la mentalité d'un groupe d'écrivains n'avait été à ce point tournée vers les autres arts, vers les échanges entre la littérature et les arts plastiques⁷.

L'idée de la convertibilité des arts s'appuie sur la théorie des «correspondances» et la pratique des synesthésies.

Dès ses origines, la littérature a pour objectif d'égaliser, voire de surpasser le pinceau par l'écriture. L'Antiquité parle déjà de ses grands écrivains comme des peintres exceptionnels. Lancée par la *Poétique* d'Aristote, exprimée par *l'Art poétique* d'Horace, la formule «*ut pictura poesis*» devient un lieu commun de la critique littéraire. Cette formule est interprétée à partir de la Renaissance, comme une nécessaire subordination de la peinture, condamnée à tirer de la littérature sa source d'inspiration. La pensée esthétique du XIX^e siècle marquait déjà un tournant décisif avec la théorie de «la correspondance des arts», mais il faut attendre la fin du siècle pour que l'idée de la nécessité pour les beaux-arts de se soumettre au texte devienne discutée. Cette mise en cause renverse l'idée de la subordination de la littérature à la peinture. Le texte littéraire prétend être comme la peinture. Ce retournement ressuscite dès lors qu'apparaît la question de la possibilité d'une authentique transposition d'un art dans un autre⁸.

C'est la conception mystique d'Emanuel Swedenborg, philosophe suédois du XVIII^e siècle (1688–1772), qui donne la base scientifique, plutôt philosophique, de cette théorie de «la correspondance des arts», et qui trouve une analogie physique dans la notion de la synesthésie. La loi de «la correspondance des arts» joue un rôle considérable, et contribue à l'élaboration d'un principe majeur de l'esthétique moderne du langage :

⁷ G. Peylet : *La littérature fin de siècle de 1884 à 1898. Entre décadentisme et modernité*, Thémathèque Lettres, Paris : Librairie Vuibert, 1994 : 37.

⁸ Voir M.-F. Melmoux-Montaubin : *Le roman d'art dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Bibliothèque du XIX^e siècle, Paris : Klincksieck, 1999 : 29.

Les poètes et les romanciers du XIX^e siècle ont fréquemment recouru aux prestiges de la peinture et de la musique pour enrichir la langue de suggestions originales et lui communiquer un plus grand pouvoir d'incantation⁹.

Du point de vue esthétique, c'est l'influence de E. T. A. Hoffmann qui est primordiale au cours du XIX^e siècle. La théorie des synesthésies, base des «correspondances», est plus orientée vers la vision artistique chez Hoffmann, que chez de Swedenborg. Hoffmann exprime l'essentiel de cette théorie des «correspondances» dans un passage capital des *Kreiseriana* :

Ce n'est pas seulement en rêve et dans le léger délire qui précède le sommeil, c'est encore éveillé, lorsque j'entends de la musique, que je trouve une analogie et une réunion intime entre les couleurs, les sons et les parfums. Il me semble que toutes ces choses ont été engendrées par un même rayon de lumière, et qu'elles doivent se réunir dans un merveilleux concert¹⁰.

Honoré de Balzac fait la connaissance de l'esthétique hoffmannienne dans les années 1830 et retient surtout cette théorie de «la correspondance des arts» de l'œuvre de Hoffmann. De plus, cette idée domine encore dans l'esthétique de Charles Baudelaire, et elle y joue un rôle central. Baudelaire part de l'hypothèse de l'unité de la substance cosmique pour affirmer que «Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.». Aussi faut-il ajouter que la doctrine des «correspondances» se trouve au cœur de la poésie et de la pensée baudelairiennes, illustrée en particulier par ce sonnet intitulé *Correspondances*. Tandis que chez Balzac, cette théorie est moins soulignée et moins explicite, si ce n'est dans ses «contes artistes¹¹» dont elle constitue le thème majeur.

Les arts occupent une place considérable dans l'œuvre de Zoltán Ambur. Il est sûr que ses connaissances esthétiques prendront une forme plus profonde dans la composition de ses romans d'artistes : à savoir *Őszi nap-sugár* [*Soleil d'automne*] (1895¹²), *Giroflé és Girofla* [*Giroflé et Girofla*] (1899),

⁹ M. Eigeldinger : *La Philosophie de l'Art chez Balzac*, Genève : Slatkine Reprints, 1998 : 96.

¹⁰ E. T. A. Hoffmann : «Kreiseriana», cité et traduit par C. Baudelaire : «Salon de 1846», in : id : *Critique d'art suivi de Critique musicale*, éd. de C. Pichois, prés. de C. Brunet, Paris : Gallimard, 1992 : 85.

¹¹ Voir H. de Balzac : *Le Chef-d'œuvre inconnu. Gambaro. Massimilla Doni*, intr. et notes par M. Eigeldinger et M. Milner, Paris : Garnier-Flammarion, 1981.

¹² Voir la traduction française de ce roman d'artiste, publiée du vivant de son auteur d'abord sous le titre de «Septembre», traduit par Maxime Beaufort, in : *Revue de Hongrie*, 1^{ère} année, tome II, n° 8, octobre 190 : 249-270, et n° 9, novembre 1908 : 377-405, et n° 10, décembre 1908 : 505-529, et 2^e année, tome III, n° 1, janvier 1909 : 1-33, et n° 2, février 1909 : 137-168 ; puis sous le titre de *Soleil d'automne*, traduit par Maxime Beaufort avec une notice sur l'auteur, Bibliothèque Hongroise de la Revue de Hongrie II, Paris : Honoré Champion, 1910, 232.

Solus eris (1903), *Midas király* [*Le Roi Midas*] (1906). Ce sont tout particulièrement la peinture et la musique qui sont importantes pour Ambrus. Il les pénètre pour juger et utiliser l'enrichissement qu'elles pouvaient apporter à son œuvre. Pour ce qui est du phénomène de «la correspondance des arts», l'écrivain hongrois est sûrement du même avis¹³ que son cher auteur français, Honoré de Balzac, qui écrit, dans son «conte artiste» intitulé *Massimilla Doni*, ce qui suit : «L'Art peint avec des mots, avec des sons, avec des couleurs, avec des lignes, avec des formes ; si ses moyens sont divers, les effets sont les mêmes¹⁴.»

Cette idée résonne dans la conception artistique de plusieurs écrivains et peintres de la fin-de-siècle en Hongrie notamment dans celle des peintres Lajos Gulácsy (1882–1932) et László Mednyánszky (1852–1919), ou dans celle des écrivains Sándor Bródy (1863–1924) et Ignóty (Hugó Veigelsberg) (1869–1949¹⁵).

Quant à Zoltán Ambrus, il faut savoir qu'il travaille beaucoup pour la propagation de la littérature française en Hongrie. En dehors de son travail de traducteur, il crée la collection *Klasszikus Regénytár* [*Les Classiques du Roman*] avec Géza Voinovich à partir de 1903. Ambrus rédige les préfaces des neuf volumes qui contiennent les œuvres des grands romanciers français du XIX^e siècle, entre autres Honoré de Balzac, les Dumas, Gustave Flaubert, les Goncourt ou Émile Zola. Dans son étude sur Balzac, il met en relief le rôle primordial de l'intuition dans l'élaboration de la *Comédie humaine*. La constatation la plus importante de son étude, c'est que l'artiste équivaut au poète créateur dans la personnalité de l'écrivain¹⁶.

¹³ Voir ses chroniques *Művészek* [Artistes], in : *A Hét* [*La Semaine*], 19 février 1905, XVI/8/790 : 136–138, 151–153 ; *Pályakezds* [Les débuts de carrière], in : *Új Idők* [Temps nouveaux], 5 avril 1908, XIV/15 : 269–299 ; *A verejték* [La Sueur], in : Z. Ambrus : *A tegnap legendái. Tollrajzok* [Les légendes d'hier. Esquisses à la plume]. Ambrus Zoltán Munkái XIII. kötet [Œuvres de Zoltán Ambrus. Tome XIII], Budapest : Révai, 1913 : 28 ; *Aphrodite*, in : Z. Ambrus : *Vezető elmék* [Les Grands esprits], Budapest : Révai, 1913 : 291.

¹⁴ H. de Balzac : *Massimilla Doni*, in : id : *Le Chef-d'œuvre inconnu. Gambara. Massimilla Doni*, intr. et notes par M. Eigeldinger et M. Milner, Paris : Garnier-Flammarion, 1981 : 226.

¹⁵ Voir les publications réalisées à partir de l'exposition temporaire du Musée littéraire Petőfi de Budapest, intitulée *Ködlovagok—Irodalom és képzőművészetek találkozásai a századfordulón (1880–1914)* [*Chevaliers de la Brume—La rencontre de la littérature et des beaux-arts au tournant du siècle (1880–1914)*], de novembre 2010 à septembre 2011 (catalogue, recueil d'études et DVD-ROM sous le même titre).

¹⁶ Voir Z. Ambrus : «Balzac», in : id : *Vezető elmék* [Les Grands esprits], Budapest : Révai, 1913 : 11–20.

Nous citons de nouveau Balzac qui définit la littérature comme l'art le plus compliqué dans *la Préface de la Peau de chagrin* :

L'art littéraire, ayant pour objet de reproduire la nature par la pensée, est le plus compliqué de tous les arts. [...] l'écrivain doit être familiarisé avec tous les effets, toute la nature. Il est obligé d'avoir en lui je ne sais quel miroir concentrique où, suivant sa fantaisie, l'univers vient se réfléchir; sinon, le poète et même l'observateur n'existent pas; car il ne s'agit pas seulement de voir, il faut encore se souvenir et empreindre ces impressions dans un certain choix de mots et les parer de toute la grâce des images ou leur communiquer le vif des sensations primordiales¹⁷.

Par rapport à cette différence de portée entre les arts, nous devons constater que cela implique également un rapport profond entre les arts : chaque art enrichit les autres. A partir de ce point de vue, la littérature peut être la première à profiter des apports des autres arts, phénomène qui caractérise l'époque de la fin-de-siècle en France, autant qu'en Hongrie.

Écrire un roman qui soit une œuvre d'art, rivaliser avec le peintre, composer comme le musicien : telle est la gageure donc que poursuivent la plupart des romanciers du XIX^e siècle. Le roman d'artiste apparaît comme le lieu privilégié d'une interrogation sur la création, plus spécifiquement sur la littérature qui a pour modèles la peinture et la musique. La littérature se laisse facilement investir par les beaux-arts, mais elle proclame aussi sa supériorité parce qu'elle peut reproduire tous les effets des beaux-arts. Cependant, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un changement radical se produit à cet égard : l'idée d'une richesse essentielle de la littérature, capable d'exprimer toute forme d'art, cède la place à celle des lacunes de la littérature qui doit puiser sa source d'inspiration dans les sciences, les beaux-arts et la musique. C'est donc une réflexion critique qui succède à l'idée de l'unité des arts. Cette conception nouvelle suppose le défaut de la langue et exige, pour le combler, le recours à d'autres formes d'expression. Il s'agit du renouvellement de l'écriture par le recours aux références picturale et musicale¹⁸.

Dans un deuxième temps, nous voudrions donner quelques détails intéressants qui nous montrent la rencontre des arts et de la littérature dans l'œuvre, avant tout journalistique, de Zoltán Ambrus. Nous voudrions souligner que ce parcours succinct n'a pas la prétention d'épuiser un thème aussi

¹⁷ H. de Balzac : «Préface de la Peau de chagrin», in : id : *La Peau de chagrin*, intr. et notes par M. Allem, Paris : Garnier, 1967 : 309.

¹⁸ Voir M.-F. Melmoux-Montaubin : *Le roman d'art dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, éd. cit., 25-27.

large que celui-ci, mais nous pourrions tout de même révéler quelques éléments importants de son œuvre dans le cadre de notre présent article.

A la fin du XIX^e siècle, nous pouvons trouver plusieurs exemples pour la transposition picturale des œuvres littéraires : en effet, de nombreux peintres réalisent des illustrations pour des œuvres littéraires de la fin-de-siècle. Pensons à deux beaux volumes de cette époque : le recueil de poèmes de József Kiss (1843–1921), illustré par les plus grands peintres hongrois de son époque comme Károly Ferenczy, Béla Grünwald, Simon Hollósy, István Réti, János Thorma¹⁹ et le roman d'artiste de Sándor Bródy (1863–1924), intitulé *Az ezüst kecske* [*La chèvre d'argent*] (1898), avec des illustrations, entre autres, de Károly Ferenczy, Árpád Feszty, Béla Grünwald, Bertalan Karlovszky, Károly Lotz, László Mednyánszky, István Réti, János Thorma et János Vaszary²⁰.

Quant à Zoltán Ambrus, c'est le peintre Gyula Tichy (1879–1920) qui fait des illustrations pour la nouvelle intitulée *Ninive pusztulása* [*La destruction de Ninive*] en 1907²¹. C'est son admiration envers l'auteur du *Midas király* [*Le Roi Midas*] qui lui inspire quatre dessins. La correspondance de Zoltán Ambrus nous témoigne de ce lien entre l'artiste et l'écrivain²².

Bertalan Karlovszky (1858–1938), peintre hongrois qui, comme Zoltán Ambrus, séjourne à Paris dans les années 1880, fait un dessin de son ami-écrivain, dans le Grand Café à Paris, pour avoir une glace en contrepartie de son travail. Nous en témoigne l'inscription sur le dessin, conservé dans la collection du Musée littéraire Petőfi²³. Cet ami-peintre est sans aucun doute parmi les modèles du peintre Jenő Bíró, le héros principal du roman d'artiste *Midas király* [*Le Roi Midas*].

En effet, plusieurs œuvres de Zoltán Ambrus ont pour thème les beaux-arts, avant tout la peinture, la musique, et encore la sculpture ou la littérature. En dehors de ses romans d'artiste, déjà évoqués, il faut mentionner ses « contes artistes », souvent publiés pour la première fois dans des revues²⁴,

¹⁹ Voir le bel album de la collection du Musée littéraire Petőfi : *Kiss József költeményei* [*Les poèmes de József Kiss*], Budapest, Révai : 1897. D 1.774.

²⁰ Voir le bel album de la collection du Musée littéraire Petőfi : S. Bródy : *Az ezüst kecske* [*La chèvre d'argent*], Budapest, Pallas : 1898. D 163.

²¹ Voir Gy. Tichy : *Egy tusos üveg meséi. Lilith* [*Les contes d'un encrier. Lilith*], 1909.

²² Voir la lettre de Gyula Tichy à Zoltán Ambrus, le 22 décembre 1907, in : *Ambrus Zoltán levelezése* [*La Correspondance de Zoltán Ambrus*], éd. par Zoltán Fallenbüchl, préface par András Diószegi, Budapest : Akadémiai, 1963 : 166–167.

²³ Voir B. Karlovszky : *Ambrus Zoltán arcképe* [*Le portrait de Zoltán Ambrus*], 1885, Musée littéraire Petőfi, 2007.158.1.

²⁴ Voir la note 13 de notre article.

ainsi que ses critiques artistiques portant sur les artistes les plus considérables de son temps (à savoir Lipót Horovitz, Bertalan Karlovszky, László Mednyánszky). Dans le cadre de nos futures recherches, nous voudrions révéler aussi cette partie de l'œuvre de Zoltán Ambrus, publiée majoritairement dans des revues de son époque.

D'ailleurs, c'est une exposition récente du Musée littéraire Petőfi de Budapest, intitulée *Ködlovagok—Irodalom és képzőművészetek találkozása a századfordulón (1880–1914)* [*Chevaliers de la Brume—La rencontre de la littérature et des beaux-arts au tournant du siècle (1880–1914)*] qui voulut attirer l'attention du public sur cette période de la littérature hongroise, peu traitée par la critique. Zoltán Ambrus, étant auteur de plusieurs romans d'artiste, figurait également parmi les écrivains présentés dans cette exposition ouverte entre septembre 2010 et novembre 2011.

Dans un troisième temps, nous nous pencherons sur le phénomène de la progression du journalisme littéraire au cours du XIX^e siècle, ce qui apparaît comme un forum idéal pour «la correspondance des arts».

Il faut savoir que les littératures française et hongroise du XIX^e siècle sont profondément marquées par les influences réciproques entre journalisme et littérature. Le journalisme est principalement au service de la progression des lettres, ce qui favorise la naissance du journalisme littéraire en France et en Hongrie. La presse française se dote d'un fort caractère littéraire au cours du XIX^e siècle : le journalisme littéraire prend naissance dans les colonnes des rubriques littéraires des journaux, les revues littéraires et artistiques envahissent le monde de la presse, les romans-feuilletons occupent une place considérable dans les journaux²⁵.

En effet, les relations littéraires franco-hongroises de la fin du XIX^e siècle jouent un rôle considérable dans l'évolution de la presse hongroise. La fin-de-siècle est aussi la grande époque de la presse en Hongrie : la transformation des journaux de Budapest visent à imiter ceux de Paris, avec des contes, des nouvelles et aussi des romans publiés en feuilleton. Dans l'histoire littéraire hongroise, une relation particulière se tisse entre presse et littérature lors de cette période. Il faut souligner que l'édition des revues était très riche à l'époque, et que la plupart des écrivains hongrois, ainsi que français, étaient à la fois écrivains et journalistes.

Zoltán Ambrus, écrivain-journaliste de talents multiples de l'époque, s'attache très fortement à la littérature française et joue, en tant que rédacteur

²⁵ Voir Z. Ambrus : *Irodalom és újságírás [Littérature et journalisme]*, in : id : *Vezető elmék [Les Grands esprits]*, Budapest : Révai, 1913 : 333–356.

de journal, un rôle considérable dans la progression du journalisme littéraire en Hongrie. Son œuvre journalistique nous expose la palette des revues littéraires de l'époque : il collabore aux quotidiens *Fővárosi Lapok* [*Le Journal de la Capitale*], *Pesti Napló* [*Journal de Pest*] et *Magyar Hírlap* [*Journal Hongrois*], aux hebdomadaires *Nemzet* [*Nation*], *A Hét* [*La Semaine*] et *Új Idők* [*Temps nouveaux*], il y publie ses chroniques, ses critiques, ses nouvelles et ses romans en feuilleton. Sa traduction de *Madame Bovary* est publiée en 1904²⁶ également en feuilleton dans la revue *Új Magyar Szemle* [*Nouvel Observateur Hongrois*], fondée en 1900 au modèle de la *Revue des Deux Mondes*. Il travaille pour plusieurs revues qui sont les précurseurs très importants de la revue *Nyugat* [*Occident*] (1908–1941) : à savoir *Magyar Géniusz* [*Génie hongroise*] (1902–1903), *Jövendő* [*L'Avenir*] (1903), *Figyelő* [*Observateur*] (1905), *Szerda* [*Mercredi*] (1906–1907). Parmi ces revues, il faut souligner *Jövendő* [*L'Avenir*], lancée par l'écrivain-journaliste Sándor Bródy en 1903 et rédigée en collaboration avec Zoltán Ambrus et Géza Gárdonyi, où la littérature étrangère occupe une place de premier ordre.

D'ailleurs, il faut souligner qu'il existe encore peu d'analyses comparatives sur les littératures française et hongroise de la fin-de-siècle et que les revues littéraires hongroises de cette période sont encore peu analysées par la critique. C'est la raison pour laquelle nous trouvons passionnant et intéressant, d'une part, de continuer nos recherches dans ce sens, et d'autre part, de nous plonger dans le monde des revues littéraires hongroises de la fin-de-siècle, surtout dans celui des précurseurs considérables de la revue *Nyugat* [*Occident*]. Il nous semble donc que nos futures recherches dans ce domaine, avant tout à travers l'œuvre journalistique de Zoltán Ambrus, pourraient ouvrir de nouvelles voies dans l'analyse de cette prestigieuse revue hongroise de la première moitié du XX^e siècle.

Pour ce qui est de Zoltán Ambrus, l'étude détaillée de son œuvre journalistique pourrait, selon nous, non seulement offrir un nouveau point de vue dans l'approche de l'ensemble de son œuvre, mais encore éclairer de manière particulière les points de croisement entre le monde des arts, des lettres et du journalisme, tout comme entre les littératures française et hongroise de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

²⁶ La publication en volume de cette traduction date de la même année : G. Flaubert : *Bovaryné* [*Madame Bovary*], Classiques du Roman, trad. par Zoltán Ambrus, Budapest : Révai, 1904.